

XYZ. La revue de la nouvelle



L'adresse de retour

Yves Houde

Poste restante

Number 36, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3926ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yves (1993). L'adresse de retour. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 15-18.

L'ADRESSE DE RETOUR

YVES HOUDE

Toujours charmée par le style flamboyant et le formalisme rigoureux des œuvres d'Alexandre Masbourian, la critique habituée à ses fresques historiques, à ses portraits de masse et à ses héros mythiques, avait attaqué, avec une rare violence, son dernier récit, *La Poste restante*.

Pourtant, ce roman de la rentrée, le cinquième de Masbourian, avait été entouré d'une campagne de publicité tapageuse et Obscure, son nouvel éditeur, avait tout orchestré pour en faire son premier prix Goncourt.

Cependant, ce titre n'apparut jamais dans la liste convoitée des best-sellers de *L'Express*. Les grands journaux français s'y intéressèrent pour y reprocher la minceur de l'argument. « Une rencontre anodine, lisait-on dans *Le Figaro*, entre un réfugié politique en quête d'un idéal de liberté et un touriste vagabond, petit-bourgeois, à la recherche d'un rêve mal défini. Deux étrangers, un Américain et un Hongrois, dans un pays étranger, dans une langue étrangère, voilà sans doute le seul intérêt de l'œuvre. »

À l'émission de Bernard Pivot, un lecteur avait eu la riposte cinglante :

« Que peuvent nous apprendre d'intéressant deux garçons qui n'ont même pas les mots pour combler l'attente du courrier, jour après jour, au comptoir de la poste restante, au bureau de l'American Express, à Paris ? Voilà ce que se demande le lecteur après avoir traversé les interminables deux cent cinquante pages de ce roman, dans l'espérance d'un plaisir qui, comme " la lettre parfumée ", n'arrivera jamais. » Ce à quoi l'animateur crut bon d'ajouter discrètement que la fameuse lettre arrivait, c'était prévisible, trop tard.

Sur les grandes chaînes de la télévision américaine, un seul commentaire à l'effet qu'une médiocre intrigue de nouvelle ne donnera jamais un bon roman même en l'allongeant de tous les ingrédients à la mode: l'exil politique, l'intolérance islamique, le gourou oriental, l'oppression des nouveaux nationalismes, la sexualité trouble...

À Montréal, on s'était moqué des clichés. Maxim, un jeune Hongrois fuyant l'oppression, dans des circonstances cent fois racontées. Les misérables conditions de travail des immigrants et Belleville, le Paris des réfugiés de *La vie devant soi*. Et Kevin, cet Américain errant, en goguette dans les grandes capitales d'Europe depuis un an, de Lisbonne à Amsterdam, de Copenhague à Istanbul, cueillant, dans toutes les postes restantes, des lettres odorantes et colorées et qui attend, à Paris, matin après matin, la toute dernière, celle qui portera la réponse, comme d'autres, au théâtre, ont attendu Godot. «Ceux-là au moins, a-t-on pu lire dans *L'Actualité*, ils étaient émouvants.»

C'est dans ce climat de désaveu de toute la presse littéraire qu'Alexandre Masbourian se présenta pour inaugurer le onzième Salon du livre.

Moi, j'avais adoré ce trop court roman. Cette rencontre fortuite entre deux inconnus, deux exilés comme deux amis qui se découvrent envers et contre les mots d'une langue étrangère, m'avait littéralement séduit. Dans un lieu aussi banal et impersonnel qu'un comptoir de poste restante où l'on ne passe souvent qu'une seule fois, par curiosité, j'avais aussi été conquis par ce regard brumeux d'un Texan blond en cavale, et le sourire immensément triste d'un exilé, derrière un comptoir grillagé... Mais surtout par cet élan des deux garçons qui aussitôt espèrent, sans s'être parlé, un retard du courrier. Pour que l'autre revienne ou pour revenir. Quelle belle magie du romancier!

Subjugué par l'autre, chacun s'impose un rituel. Jour après jour, la même heure, la même attente, la même fébrilité, la même crainte de l'absence. La même recherche de connaissance. Chaque fois, une question ou deux de plus, dont on interprète la réponse

tout le reste du jour, et toujours ce désir que la lettre retarde pour trouver d'autres mots et en parler encore.

Ailleurs et déracinés, deux jeunes hommes, à propos d'une lettre, découvrent leurs ressemblances, s'avouent leurs semblables amours laissées derrière... Chaque jour, l'Américain évoque de façon plus pressante le parfum de la lettre qu'il attend... Puis un matin, le doute s'installe avec une certitude que comprend le Hongrois: cette lettre espérée d'un lointain chez-soi, cette permission pour vivre ailleurs, ne viendra pas. Un coup au cœur qui envahit tout le corps! Un trouble d'où jaillissent les premiers aveux à mots couverts, les premières confidences à demi exprimées...

Il en est ainsi dans tout ce roman écrit dans une langue superbe aux échos nostalgiques que seuls peuvent éveiller la souffrance ou l'amour. Une langue dont Masbourian connaît toutes les virtuosités.

S'il est une faiblesse que l'on puisse attribuer à ce roman, c'est sa conclusion prévisible, apparemment facile et précipitée. Pourtant si énigmatique...

Après des jours dont on a oublié le décompte, un matin d'impatience, le regard du Texan s'est mis à briller. L'attente avait atteint sa limite. L'espérance était devenue certitude. Seul, il avait choisi de ne plus rentrer, de tourner le dos à l'Amérique, de se noyer dans l'océan des spiritualités orientales: son rêve. Le Hongrois comprenait, approuvait. Les confidences se précipitèrent, les promesses s'accumulèrent... La rupture les déchira.

Et comme il fallait s'y attendre, quelques jours plus tard, un parfum âcre et sauvage, une odeur de cuir tanné et d'épices vieilles, au fond d'un sac réservé à la poste restante. Une lettre sur papier de couleur. Mais pourquoi le sourire triste du commis s'égaie-t-il? Pourquoi, en tournant les yeux vers l'Amérique, son regard s'embrume-t-il?

Mon chef de pupitre m'ayant affecté à la couverture du Salon du livre, j'allais avoir le privilège de rencontrer Alexandre Masbourian. C'était l'occasion rêvée d'aiguiser mes crayons et de graver mon nom au ciel de la critique littéraire. Croyant éviter les clichés,

j'orientai bien maladroitement l'entrevue sur le contenu biographique du roman, ayant appris, au cours de ma recherche, que lui-même, immigrant Arménien, avait été commis au comptoir de la poste restante, à Paris, avant de venir aux États-Unis où il s'était marié et avait commencé à écrire.

L'homme au front bas et peu ridé malgré son âge me regarda longuement avant d'esquisser un mince sourire. Sa confiance m'était acquise.

Il sortit de la poche intérieure de son veston un large portefeuille en cuir qu'il ouvrit devant moi. Il en retira une lettre sur papier de couleur, une lettre fanée aux coins écornés qu'il me tendit.

« Voilà, dit-il, l'histoire que j'ai voulu raconter. »

L'enveloppe portait en effet l'adresse d'un comptoir de l'American Express, à Paris. Je compris qu'il l'avait conservée en souvenir de Kevin, l'ami américain, dont le nom y apparaissait. J'allais m'étonner qu'il n'eût pas eu le souci de la retourner à l'adresse de sa provenance clairement inscrite dans le coin gauche supérieur quand j'y vis le nom de Patricia Johnston. Je me souvins alors d'avoir lu dans un dictionnaire biographique qu'il s'agissait du nom de la première femme d'Alexandre Masbourian, une Texane qu'il avait épousée, à New York, quelques mois après y avoir immigré.

XYZ

Thème prochain

Il y a rencontre et rencontre. Il y a des rencontres tous les jours et tous les types de rencontre sont possibles — amoureuse ou fatale, essentielle ou existentielle. Dans le cadre du numéro que nous préparons, il faut juste qu'elle soit d'un « autre type ». C'est le thème, quoi! « Rencontre d'un autre type ». Si l'idée vous inspire, faites-nous parvenir votre texte pour le 15 janvier.

« Rencontre d'un autre type »

a/s de Hélène Rioux et André Berthiaume

XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert

Montréal (Québec)

H2L 3Z1